***L'Étranger*, Camus Étude d'ensemble**

« La véritable œuvre d’art est celle qui dit moins » écrivait Camus dans ses *Carnets* de 1938. Il écrit encore

« Si le monde était clair l’art ne serait pas. » Des principes mis brillamment en application dans *L’Etranger*

**Meursault, le fascinant portrait d’un homme insaisissable**

*L’Etranger* fait partie de ces romans dont l’intérêt repose entièrement sur son héros et narrateur. Une voix, une psychologie, des comportements, des réactions, une perception singulière aux autres, à la société qui l’entoure. *L’Etranger* c’est le portrait d’un homme qui se dessine en creux, par déduction, par interprétation de ses pensées, de ses actes. Camus ne nous décrit jamais explicitement ses traits de caractère, il nous laisse interpréter librement ses petites phrases « Ce n’est pas de ma faute », « J’étais fatigué », « J’ai dit que cela m’était égal », lancées abruptement. Est-il un naïf enfantin, un simple d’esprit, un insensible indifférent à tout ou au contraire un esprit sage, mesuré, à la grande intelligence, un passif nihiliste ou un homme révolté de l’intérieur ? Le lecteur oscille, hésite et ne parvient jamais à le cerner véritablement, ce qui fait toute la puissance de son caractère.

Meursault est toujours sur le qui-vive et toujours prêt à se justifier. Ses gestes, fussent-ils les plus anodins, il les tient pour répréhensibles. Il ne s’autorise nulle dérive ni extravagance ; en revanche, il est sujet à d’intraitables auto-reproches. Ainsi, quand son patron l’a fait appeler – pour une promotion –, a-t-il été inquiété sur le moment. Il a pensé qu’il allait lui dire de moins téléphoner et de mieux travailler. Il pare ainsi à l’éventualité d’être pris en faute, laissant soupçonner qu’il est sous l’emprise d’une peur ou d’un sentiment de culpabilité.

Qui est Meursault ? Un être insensible comme on serait tenté de le penser, un étranger au monde social dans lequel il vit ? un fataliste qui reçoit les événements comme ils viennent ? – ce n’est pas ma faute répète-t-il - ce qui retient l’attention ce n’est pas seulement son côté résigné c’est aussi son refus de prendre parti, et son absence de réaction lorsque ses interlocuteurs s’étonnent de son insensibilité. Il pourrait donner le change, faire semblant de vouloir voir une dernière fois sa mère, cela ne l’intéresse pas et il se fiche de savoir ce que l’on en pense. Des fils qui ne veulent pas voir leur mère dans son cercueil, il y en a d’autres bien sûr mais ce qui caractérise Meursault c’est qu’il ne fait même pas semblant d’en avoir honte.

Il n’est pas seulement insensible aux douleurs de la vie, il l’est également aux considérations sociales, il n’a pas conscience de ce que représentent ses actes vis à vis de la société. Ainsi quand Raymond lui demande d’écrire une lettre pour accuser sa maîtresse il accepte sans se poser d’autres questions. Meursault est toujours d’accord avec ses interlocuteurs mais ne se rend pas compte de ce à quoi il s’engage. Ce refus de contrarier son ami Raymond va le conduire à épouser sa cause – malgré lui – et finalement à tuer.

De plus quand le juge d’instruction l'interroge, il montre qu'il voudrait bien que Meursault rentre dans le rang : « sa conviction était qu’aucun homme n’était assez coupable pour que Dieu ne lui pardonnât pas, mais qu’il fallait pour cela que l’homme par son repentir devînt comme un enfant dont l’âme est vide et prête à tout accueillir. » Le juge d’instruction, en quelque sorte, le supplie de jouer la comédie de l’homme normal, qui exprime par des pleurs sa douleur de la mort de sa mère. Ce qui influence la décision du jury dit A. Camus dans un autre texte (*Réflexions sur la guillotine*) c’est l’attitude de l’accusé qui ne lui est favorable que si elle est conventionnelle, c’est à dire comédienne.

Pressé par les questions des lecteurs et des journalistes, l’auteur a été contraint de révéler une partie du secret qui fait de Meursault « un étranger » : « Dans notre société tout homme qui ne pleure pas à l'enterrement de sa mère risque d'être condamné à mort. (…) le héros du livre est condamné parce qu'il ne joue pas le jeu. En ce sens, il est étranger à la société où il vit, il erre, en marge, dans les faubourgs de la vie privée, solitaire, sensuelle. Et c'est pourquoi des lecteurs ont été tentés de le considérer comme une épave. Meursault ne joue pas le jeu. La réponse est simple : il refuse de mentir. »  
En 1957, il a encore expliqué : « Meursault refuse de mentir. Mentir ce n’est pas seulement dire ce qui n’est pas. C’est aussi, c’est surtout dire plus que ce qui est, et, en ce qui concerne le cœur humain, dire plus qu’on ne sent. C’est ce que nous faisons tous, tous les jours, pour simplifier la vie. Meursault, contrairement aux apparences, ne veut pas simplifier la vie. Il dit ce qu'il est, il refuse de masquer ses sentiments et aussitôt la société se sent menacée (...) Loin d'être privé de toute sensibilité, une passion profonde, parce que tenace, l'anime, la passion de l'absolu et de la vérité (...) On ne se tromperait donc pas beaucoup en lisant dans *L'Étranger* l'histoire d'un homme qui, sans aucune attitude héroïque, accepte de mourir pour la vérité. »

**Le génie de la construction narrative d’une tragédie en deux actes**

Organisée en deux parties égales, presque symétriques à la première personne du singulier (ce qui le fera apparenter à un journal pour certains, bien qu’aucune date ne soit jamais mentionnée), *L’Etranger* nous surprend par son retournement de situation soudain. Le rideau tombe à mi-chemin et s’ouvre sur une toute nouvelle perspective. La première partie du roman sous ses airs anodins se change sournoisement en véritable réquisitoire à charge contre cet homme apparemment « sans histoire ». Les « amis » d’hier deviennent tour à tour les témoins dénonciateurs, accusateurs… Comme un miroir déformant, la seconde partie reflète la première en la chargeant d’un double sens sociétal. Tout s’inverse progressivement selon un savant crescendo. Chaque micro-évènement, incident devient une nouvelle preuve de sa culpabilité, venant l’accabler davantage avec une absurdité croissante.

Le récit est à la première personne, ce qui marque la place prédominante du narrateur. L'écrit est au passé composé. Le narrateur raconte de façon sobre les évènements, le discours est rapporté de façon indirecte, cela laisse la place au narrateur, lui laisse le droit de ne rapporter que l'essentiel. Au fil du roman, on va passer du journal au récit. Dans la première partie, la chronologie est assez précise, on va de jour en jour, ou éventuellement, de semaine en semaine. Épisode après épisode, Meursault raconte ce qu'il a fait, il n'a pas beaucoup de recul, on n'a pas d'allusions à l'avenir et peu de retours en arrière. On se situe peu de temps après ce qui s'est passé. Dans la deuxième partie, et même à partir du chapitre 6 de la première partie, le narrateur se situe plutôt après. Il a le temps de prendre conscience de ce basculement. Entre la dernière visite de l'aumônier et son exécution, il est situé « cinq mois » après le moment où ont eu lieu les évènements.

La chronologie se dilue, les évènements se succèdent certes, mais la chronologie a des intervalles plus longs, elle est plus *diluée*, le temps est moins marqué. En prison, on perd la notion de temps, il dit même qu'il est sans repères durant son séjour. Dans la première partie, les évènements étaient dans l'ordre. Ici, le narrateur est plus loin dans le temps, il fait une synthèse, il a plus de recul sur sa vie dans cette partie parce qu'il prend conscience de l'absurde, de qui il est et de ce qu'est la société. C'est proposer une réflexion sur les évènements qui l'intéresse. Il confronte les évènements pour faire le point sur lui-même. En prison, Meursault va parler des femmes, de la difficulté d'en être séparé, puis il développera sur les cigarettes puis sur la façon de tuer le temps en prison puis sur le sommeil. Plus loin dans le roman, il va nous montrer ses sentiments d'angoisse à l'approche du matin et il nous fait part de son espoir. Le personnage prend une certaine profondeur : pages de lyrisme (ex : dans la plaidoirie de l'avocat, il utilise des images qui expriment déjà une analyse du personnage par lui-même.) En fait, plus le personnage est développé, plus on développe sur l'absurde. Dans la seconde partie du roman, Meursault est comme retranché de la vie, il sort du corset du temps, pour lui le temps s'est en effet arrêté.

**« C’est à cause du soleil »…**

Presque personnage à part entière, le soleil aussi envoûtant qu’assassin tient un grand rôle dans le roman. Sous son emprise, Meursault (nom dont l’étymologie viendrait de "Meur" pour la mer et le meurtre et "sault" le soleil), se gorge de plaisirs mais est aussi souvent « fatigué » ou « étourdi » jusqu’à ce qu’il lui fasse perdre momentanément la raison... Le soleil bienfaisant ou cruel donne ainsi lieu à de nombreuses allusions qui sont autant d’indications sur l’état d’esprit du narrateur : « Le jour déjà tout plein de soleil m’a frappé comme une gifle » ; « Le soleil avait fait éclater le goudron. Les pieds y enfonçaient et laissaient ouverte sa pulpe brillante. » Camus le fait régulièrement intervenir jusqu’à ce qu’il occupe toute la place lors du fameux jour tragique qui fait basculer le roman : « l’air enflammé », « un océan de métal bouillant », « toute une plage vibrante de soleil se pressait derrière moi », « les cymbales du soleil sur mon front »…

**La dénonciation de l’hypocrisie sociale**

Jusqu’au bout, Meursault refusera toute forme de comédie jusqu’à être victime de celle de la société qui condamne ce rebelle aux conventions, cet « antéchrist »… Lorsque le sujet vient à Camus en 1937, il le résume comme « le récit de l’homme qui ne veut pas se justifier. » puis « L’idée qu’on se fait de lui est préférée. Il meurt, seul à garder conscience de sa vérité – vanité de cette consolation. » En ce sens, on décrit parfois Meursault comme « un meurtrier innocent ». En tuant l'homme d'origine arabe, il ne répond donc pas à un instinct meurtrier. Tout se passe comme si sa raison avait été aveuglée par le soleil. Son acte prend ainsi une dimension quasi mystique. Rappelons que le roman est intemporel (non ancré dans l’histoire ou un contexte politique précis). Aucune précision n’est donnée sur l’année où se déroule l’action. On peut seulement supposer que nous sommes dans les années précédant la guerre de 1939. De plus, l’insouciance de Meursault pour tout ce qui ne touche pas à son univers personnel soustrait le roman à l’actualité. Rien dans le comportement de Meursault sinon son sursaut final, n’indique une opinion quelconque sur la société où il vit. En particulier le problème des deux communautés semble lui être complètement indifférent : si ces amis sont des européens c’est parce que lui-même l’est ; et s’il tue un arabe, c’est par hasard, ou comme il l’expliquera à des juges incrédules « à cause du soleil ». Héros neutre, Meursault, ne s’intéresse pas plus à la guerre d’Espagne ou à la montée du totalitarisme qu’il ne soucie du sort de la communauté arabe. Bref, l’Histoire est absente du roman.

**Le procès**

Lorsque les jurés entrent dans la salle du tribunal Meursault se fait cette réflexion : « J’étais devant une banquette de tramway et tous ces voyageurs anonymes épiaient le nouvel arrivant pour en apercevoir les ridicules. » Ce qui est en jeu ici à travers le ridicule, c’est la normalité, Meursault est avant tout un être qui ne se conforme pas aux rites sociaux. Peut-être est-ce là l’étranger, quelqu’un qui ne se soumet pas aux codes sociaux du milieu dans lequel il se trouve. C’est bien sûr ce qui va la conduire à sa perte. Parce que le procureur a beau jeu de souligner qu’il n’a pas pleuré à l’enterrement de sa mère dont il ne connaissait même pas l’âge exact. Devant un parterre de jurés le procureur souligne à quel point l’accusé est différent et ce dernier ressent immédiatement combien [il est] détesté par tous ces gens-là.

Albert Camus nous donne ainsi indirectement le sens de la peine de mort. Ce pourquoi elle est faite et qui n’a rien à voir avec une punition ou une mesure de sécurité publique. La peine de mort rétablit l’unité sociale, elle retranche de la communauté celui qui ne veut pas se conformer à ses lois. Non pas simplement les lois de sécurité - celles qui bannissent les crimes de sang - mais également toutes les autres, celles, tacites, sur la façon de se comporter, sur ce qu’il est bien de faire et sur ce qui n’est pas bien.

Ainsi ce procès devient la revanche des bien-pensants, la cohésion sociale se refait autour de l’étranger, celui qui refuse nos codes et nos lois. Le plus important, ce à quoi la société tient le plus finalement – Albert Camus le souligne magnifiquement – c’est la figure de la mère, c’est l’image sacrée, celle à laquelle il ne faut pas toucher, l’image qui a pendant des siècles hanté l’occident chrétien avec la Vierge-Marie et qui continue aujourd’hui de hanter notre imaginaire de manière plus subtile à travers notre désir de ne jamais manquer et notre façon d’exploiter la terre – mère nourricière – en refusant de la voir autrement qu’ immortelle. Tout l’occident baigne dans cette idéologie et que dire de l’Afrique du Nord où vivait Camus et qui considère toujours la mère comme l’intouchable absolu. Que celui qui refuse de s’incliner devant cet absolu soit éliminé ! Ce que met en cause Meursault finalement c’est le rêve d’immortalité et son affrontement avec l’aumônier de la prison le dira bien : «  Que m’importait […] l’amour d’une mère, que m’importait son Dieu,… » Meursault refuse de se laisser bercer d’illusion, c’est pour cela qu’il met la société en danger et qu’il doit disparaître.

**L'absurde selon Camus**

« Un jour vient [...] et l'homme constate ou dit qu'il a trente ans. Il affirme ainsi sa jeunesse. Mais du même coup, il se situe par rapport au temps. [...] Il appartient au temps et, à cette horreur qui le saisit, il y reconnaît son pire ennemi. Demain, il souhaitait demain, quand tout lui-même aurait dû s'y refuser. Cette révolte de la chair, c'est l'absurde ».

Bien qu'apparenté dans une certaine mesure à l'existentialisme, Albert Camus s'en est assez nettement séparé pour attacher son nom à une doctrine personnelle, la philosophie de l'absurde. Définie dans *Le Mythe de Sisyphe*, essai sur l'absurde (1942), reprise dans *L'Étranger* (1942), puis au théâtre dans *Caligula* et *Le Malentendu* (1944), elle se retrouve à travers une évolution sensible de sa pensée, jusque dans *La Peste* (1947). Il importe, pour lever toute équivoque, d'étudier cette philosophie dans *Le Mythe de Sisyphe* et de préciser la signification de termes comme l'absurde, l'homme absurde, la révolte, la liberté, la passion qui, sous la plume de Camus, ont une résonance particulière.

**1. Le sentiment de l'absurde.**

Pareille prise de conscience est rare, personnelle et incommunicable. Elle peut surgir de la « nausée » qu'inspire le caractère machinal de l'existence sans but : « Il arrive que les décors s'écroulent. Lever, tramway, quatre heures de bureau ou d'usine, repas, tramway, quatre heures de travail, repas, sommeil et lundi mardi mercredi jeudi vendredi et samedi sur le même rythme, cette route se suit aisément la plupart du temps. Un jour seulement, le « pourquoi » s'élève et tout commence dans cette lassitude teintée d'écœurement ». Cette découverte peut naître du sentiment de l'étrangeté de la nature, de l'hostilité primitive du monde auquel on se sent tout à coup étranger. Ou encore de l'idée que tous les jours d'une vie sans éclat sont stupidement subordonnés au lendemain, alors que le temps qui conduit à l'anéantissement de nos efforts est notre pire ennemi. Enfin, c'est surtout la certitude de la mort, ce « côté élémentaire et définitif de l'aventure » qui nous en révèle l'absurdité : « Sous l'éclairage mortel de cette destinée, l'inutilité apparaît. Aucune morale, aucun effort ne sont a priori justifiables devant les sanglantes mathématiques de notre condition ». D'ailleurs l'intelligence, reconnaissant son inaptitude à comprendre le monde, nous dit aussi à sa manière que ce monde est absurde, ou plutôt « peuplé d'irrationnels ».

**2. Définition de l'absurde**

En fait, ce n'est pas le monde qui est absurde mais la confrontation de son caractère irrationnel et de ce désir éperdu de clarté dont l'appel résonne au plus profond de l'homme. Ainsi l'absurde n'est ni dans l'homme ni dans le monde, mais dans leur présence commune. Il naît de leur antinomie. « Il est pour le moment leur seul lien. Il les scelle l'un à l'autre comme la haine seule peut river les êtres... L'irrationnel, la nostalgie humaine et l'absurde qui surgit de leur tête-à-tête, voilà les trois personnages du drame qui doit nécessairement finir avec toute la logique dont une existence est capable ».

**3. L'homme absurde**

Si cette notion d'absurde est essentielle, si elle est la première de nos vérités, toute solution du drame doit la préserver. Camus récuse donc les attitudes d'évasion qui consisteraient à escamoter l'un ou l'autre terme : d'une part le suicide, qui est la suppression de la conscience ; d'autre part les doctrines situant hors de ce monde les raisons et les espérances qui donneraient un sens à la vie, c'est-à-dire soit la croyance religieuse soit ce qu'il appelle le « suicide philosophique des existentialistes » (Jaspers, Chestov, Kierkegaard). Au contraire, seul donne au drame sa solution logique celui qui décide de vivre seulement avec ce qu'il sait, c'est-à-dire avec la conscience de l'affrontement sans espoir entre l'esprit et le monde. « Je tire de l'absurde, dit Camus, trois conséquences qui sont ma révolte, ma liberté, ma passion. Par le seul jeu de ma conscience, je transforme en règle de vie ce qui était invitation à la mort - et je refuse le suicide ». Ainsi se définit l'attitude de « l'homme absurde ».

**a. La révolte**

« Vivre une expérience, un destin, c'est l'accepter pleinement. Or on ne vivra pas ce destin, le sachant absurde, si on ne fait pas tout pour maintenir devant soi cet absurde mis à jour par la conscience... Vivre, c'est faire vivre l'absurde. Le faire vivre, c'est avant tout le regarder... L'une des seules positions philosophiques cohérentes, c'est ainsi la révolte. Elle est un confrontement perpétuel de l'homme et de sa propre obscurité. Elle remet le monde en question à chacune de ses secondes... Elle n'est pas aspiration, elle est sans espoir. Cette révolte n'est que l'assurance d'un destin écrasant, moins la résignation qui devrait l'accompagner ». C'est ainsi que Camus oppose à l'esprit du suicidé (qui, d'une certaine façon, consent à l'absurde) celui du condamné à mort qui est en même temps conscience et refus de la mort (voir épilogue de *L'Étranger*). Selon lui c'est cette révolte qui confère à la vie son prix et sa grandeur, exalte l'intelligence et l'orgueil de l'homme aux prises avec une réalité qui le dépasse, et l'invite à tout épuiser et à s'épuiser, car il sait que « dans cette conscience et dans cette révolte au jour le jour, il témoigne de sa seule vérité qui est le défi ».

**b. La liberté**

L'homme absurde laisse de côté le problème de « la liberté en soi » qui n'aurait de sens qu'en relation avec la croyance en Dieu ; il ne peut éprouver que sa propre liberté d'esprit ou d'action. Jusqu'à la rencontre de l'absurde, il avait l'illusion d'être libre mais était esclave de l'habitude ou des préjugés qui ne donnaient à sa vie qu'un semblant de but et de valeur. La découverte de l'absurde lui permet de tout voir d'un regard neuf : il est profondément libre à partir du moment où il connaît lucidement sa condition sans espoir et sans lendemain. Il se sent alors délié des règles communes et apprend à vivre « sans appel ».

**c. La passion**

Vivre dans un univers absurde consistera à multiplier avec passion les expériences lucides, pour « être en face du monde le plus souvent possible ». Montaigne insistait sur la qualité des expériences qu'on accroît en y associant son âme ; Camus insiste sur leur quantité, car leur qualité découle de notre présence au monde en pleine conscience : « Sentir sa vie, sa révolte, sa liberté, et le plus possible, c'est vivre et le plus possible. Là où la lucidité règne, l'échelle des valeurs devient inutile... Le présent et la succession des présents devant une âme sans cesse consciente, c'est l'idéal de l'homme absurde ».

«L'absurde ne délivre pas, il lie. Il n'autorise pas tous les actes. Tout est permis ne signifie pas que rien n'est défendu. L'absurde rend seulement leur équivalence aux conséquences de ces actes. Il ne recommande pas le crime, ce serait puéril, mais il restitue au remords son inutilité. De même, si toutes les expériences sont indifférentes, celle du devoir est aussi légitime qu'une autre. » C'est justement dans le champ des possibles et avec ces limites que s'exerce la liberté de l'homme absurde : les conséquences de ses actes sont simplement ce qu'il faut payer et il y est prêt. L'homme est sa propre fin et il est sa seule fin, mais parmi ses actes il en est qui servent ou desservent l'humanité, et c'est dans le sens de cet humanisme que va évoluer la pensée de Camus.

**Le cheminement de Meursault vers la découverte de l'absurde.**

Initialement, Meursault vivait la routine de la vie, la répétitivité des choses, il vivait en étant indifférent au monde et en vivant des sensations élémentaires. Il ne se faisait pas d'illusions sur les valeurs consacrées comme la mort, le mariage, l'honnêteté. Au fond, il se comportait comme si la vie n'avait pas de sens, il était en-dehors d'une morale, comme s’il n'y avait pas de références. Il n'avait pas pris conscience de l'absurde tout en vivant dedans. Il était prisonnier du meurtre.

Tout commence, dans la mesure où Meursault découvre l'absurdité de son rapport avec le monde lors du procès. Au fond, il découvre le lot de tout homme, c'est-à-dire qu'il est condamné à mort. Cette réflexion intervient après le rejet violent par Meursault de l'hypothèse religieuse et après le rejet d'un espoir chimérique. Or, Camus face à ce non-sens du monde refuse un certain nombre de réponses comme l'hypothèse religieuse qui consiste en l'idée que l'homme est voulu et guidé par Dieu et que tous les actes ont un sens pour la vie éternelle. Meursault, comme Camus, rejette cette hypothèse. Il nous dit qu'il est habité par la certitude que la mort signe le non-sens de la vie. Il est à un moment où il est face à face avec son destin, où il n'a plus d'espoir. Cette certitude souligne « cette confrontation entre l'appel humain (le désir de vie) et le silence déraisonnable du monde (ce que Meursault appelle "la tendre indifférence du monde") » (Camus). Selon Meursault, cette confrontation constitue l'absurde, le monde ne répond pas au sens de la présence de l'homme, il reste un mystère. On rappelle que nous sommes tous appelés à mourir. « je m'ouvrais pour la première fois à la tendre indifférence du monde. ... » montre qu'il n'a plus d'espoir : Meursault a perdu toute illusion avec la vie. La fin du roman est paradoxale. Le fruit de l'absurde est cette solitude. En 1937, Camus a écrit *L'Envers et l'Endroit* où *L’Envers* exprime l'angoisse devant la simplicité et l'étrangeté du monde, on n'a pas de prise sur le monde, on possède une autonomie qui nous échappe. *L'Endroit,* lui, symbolise l'émerveillement et l'acceptation du monde et quelque part, Meursault passe de l'un à l'autre à la fin du roman, il a les deux sentiments. Camus, également, disait qu'il ne voulait pas choisir : « Il n'y a pas d'amour de vivre sans désespoir de vivre ». On peut dire que *La Peste* va compléter *L'Étranger* par une attitude de combat et de révolte. Devant un coucher de soleil, qui est quelque chose d'extérieur, de beau et d'éphémère, on se demande en vain la raison de son existence. Pour y répondre, on a l'hypothèse religieuse, des idéologies comme le marxisme. Ici, on a la constation en même temps de *l'Envers* et de l’Endroit. Comme dans *Le Mythe de Sisyphe*, Meursault a perdu des raisons de vivre. Face à cette découverte de l'absurde, le monde ne va pas répondre.

Pourquoi Meursault ne parle pas ? parce qu'il se révèle : il est incapable d'exprimer par la parole ce qu'il est véritablement. On a un exemple miroir dans l'article de journal que Meursault trouve dans sa cellule. Cette anecdote fait un peu mythique, il y a quelque chose d'absurde : l'homme n'a pas dit qui il était, il est un peu comme Meursault, cela fausse les rapports humains. La société veut que l'on parle et condamne Meursault parce qu'il se tait, elle invente un autre Meursault. Dans ce monde d'idéologies, il faut parler pour se faire entendre même si la parole est ambiguë. Celui qui refuse la voie de facilité d'épouser un langage convenu est condamné. Camus n'a jamais voulu s'enfoncer dans une idéologie : « les vrais artistes ne méprisent rien, ils s'obligent à comprendre au lieu de juger ».